

quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les âmes aux champs Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avait faites en nous, on lui fait souvent succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour: ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les OEdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poète magicien dont nous avons parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitaient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paraître: cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles poètes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie ou nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers: je vous le prouverais aisément si c'était la question; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être

souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse; mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences, ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure est que dans la tragédie nous faisons une grande contention d'âme; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déjà que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout à fait contents et de belle humeur; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire?

Il y a si longtemps que nous disputons, répartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moi, je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste; je veux vous prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites: quant à l'autre, c'est un plaisir, et très-grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits? Or, qu'on ne

fasse les choses louables avec un très-grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des grâces: celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterais plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'était temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

Je veux bien ne pas répliquer, dit Gelaste, et avoir cette complaisance pour lui: mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu; sinon, continuons la dispute.

Vous ne me ferez point en cela de tort, répartit Polyphile; mais vous en ferez peut-être à Acanthe, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acanthe ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent longtemps à l'endroit qu'on appelle le Fer-à-cheval,

ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là, dans des chars dorés, le prince avec sa cour
Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.
L'un et l'autre Soleil, unique en son espèce,
Étale aux regardants sa pompe et sa richesse.
Phébus brille à l'envi du monarque français;
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix:
Tous deux sont pleins d'éclat et rayonnants de gloire.
Ah! si j'étais aidé des Filles de mémoire,
De quels traits j'ornerais cette comparaison!
Versailles, ce serait le palais d'Apollon:
Les belles de la cour passeraient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.

En face d'un parterre au palais opposé
Est un amphithéâtre en rampes divisé.
La descente en est douce, et presque imperceptible;
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornés.
Le myrte, par qui sont les aimants couronnés,
Y range son feuillage en globe, en pyramide;
Tel jadis le taillaient les ministres d'Armide.
Au haut de chaque rampe, un sphinx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfants.
Il se jone avec eux, leur rit à sa manière,
Et ne se souvient plus de son humeur si fière.
Au bas de ce degré, Latone et ses jumeaux
De gens durs et grossiers font de vils animaux.
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent.
Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent;
L'autre en le regardant est métamorphosé;
De l'insecte et de l'homme un autre est composé;
Son épouse le plaint d'une voix de grenouille;
Le corps est femme encor. Tel lui-même se mouille,
Se lave; et plus il croit effacer tous ces traits,
Plus l'onde contribue à les rendre parfaits.
La scène est un bassin d'une vaste étendue.
Sur les bords, cette engeance, insecte devenue,
Tâche de lancer l'eau contre les déités.
A l'entour de ce lieu, pour comble de beautés,
Une troupe immobile et sans pieds se repose,
Nymphes, héros, et dieux de la métamorphose,
Termes, de qui le sort semblerait ennuyéux
S'ils n'étaient enchantés par l'aspect de ces lieux.
Deux parterres ensuite entretiennent la vue.
Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menue,
Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.

La Fontaine, après avoir parlé du parterre qui est en face du château de Versailles, décrit le bassin de Latone, situé au centre de la demi-lune de ce parterre, et au milieu duquel ont été placés, sur plusieurs gradins de marbre rouge, le groupe en marbre blanc de Latone avec ses enfants, Apollon et Diane, et des grenouilles jetant de l'eau qui couvre tout le groupe. Ces grenouilles représentent les paysans de la Libye, métamorphosés par Jupiter sur la plainte que lui en fit Latone, à laquelle ils avaient refusé un peu d'eau pour se rafraîchir quand elle fuyait pour échapper aux persécutions de Junon.

L'onde sort du gosier de différents reptiles.
 Là sifflent les lézards, germain des crocodiles :
 Et la mainte tortue, apportant sa maison,
 Allonge en vain le cou pour sortir de prison.
 Enfin, par une allée aussi large que belle,
 On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
 L'une est un rond à pans¹, l'autre est un long canal,
 Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal².
 Au milieu du premier, Phébus, sortant de l'onde,
 A quitté de Téthys la demeure profonde.
 En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ;
 On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.
 Telle la chaux exhale une blanche fumée.
 D'atomes de cristal une nue est formée :
 Et lorsque le Soleil se trouve vis-à-vis,
 Son éclat l'enrichit des couleurs de l'iris.
 Les coursiers de ce dieu, commençant leur carrière,
 A peine ont hors de l'eau la croupe tout entière :
 Cependant on les voit impatients du frein ;
 Ils forment la rosée en secouant leur crin.
 Phébus quitte à regret ces humides demeures :
 Il se plaint à Téthys de la hâte des Heures.
 Elles poussent son char par leurs mains préparé,
 Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.
 Cette figure à pans d'une place est suivie³.
 Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,
 Mène aux extrémités de ce vaste pourpris.
 De tant d'objets divers les regards sont surpris.
 Par sentiers alignés l'œil va de part et d'autre :
 Tout chemin est allée au royaume du Nostre⁴.
 Muses, n'oublions pas à parler du canal.
 Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.
 Qu'il soit pur, transparent ; que cette onde argentée
 Loge en son moite sein la blanche Galatée.
 Jamais on n'a trouvé ses rives sans zéphyrs :
 Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.
 Les nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres

¹ Le bassin d'Apollon, qui est vis-à-vis celui de Latone, à l'autre extrémité de l'allée Verte ou allée Royale.

² Le grand canal, qui est immédiatement après le bassin d'Apollon : il a la forme d'une croix.

³ Dans le bassin d'Apollon on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et en 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figurait les mêmes choses, ainsi que le prouve la Description sommaire du château de Versailles par Felibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paraît que lorsque la Fontaine écrivait, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Felibien, ce groupe était tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins ; mais de Téthys et des Heures qui poussent le char du dieu.

⁴ André le Nostre, contrôleur général des bâtiments du roi, arts et manufactures de France, et chevalier de Saint-Michel, était né à Paris, en 1615, d'un père qui était chargé du soin du jardin des Tuileries. André le Nostre avait environ quarante ans lorsque Fouquet lui donna occasion de développer son génie pour les jardins d'apparat dans la construction de ceux de Vaux-le-Vicomte. Louis XIV, qui distingua son mérite, le fit travailler à Versailles, à Saint-Germain, à Trianon, à Clugny, à Marly. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort au mois de septembre de l'an 1700.

S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
 Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,
 Par terre d'un dessin agréable et nouveau,
 Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
 Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.
 Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés !
 On ne connaissait point autrefois ces beautés.
 Tous parcs étaient vergers du temps de nos ancêtres ;
 Tous vergers sont fait parcs : le savoir de ces maîtres
 Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,
 Comme en jardins des dieux il change ceux des rois.
 Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !
 Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,
 Les nymphes des jardins loueront incessamment
 Cet art qui les savait loger si richement.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna ; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairaient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maître ; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette fête, des palais devenus jardins, et des jardins devenus palais ; de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en Europe que la renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude¹ ; c'est pourquoi je ne

¹ Vieux mot qui est si clair et si expressif qu'il n'a pas besoin d'être expliqué. On le rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

² Ces fêtes célèbres commencèrent le 7 mai 1664, et continuèrent sept jours de suite. On en trouve une description très-détaillée dans presque toutes les éditions de Molière, à la suite de la pièce intitulée la Princesse d'Élide, composée pour cette

m'arrêterai point en cet endroit : je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulotte¹, dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvraient, étant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissaient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément : il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

LIVRE SECOND.

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvait jeter à genoux devant son mari ; elle lui pouvait conter comme la chose s'était passée, et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en aurait du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs : en tout cas elle pouvait demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avait outre cela un parti à prendre : c'était de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'était révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens : elle demeura immobile ; et, baissant les yeux, elle attendit avec des trances mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui aurait fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché ; puis, sans lui faire seulement la grâce de lui reprocher son crime, ce dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de zé-

circonstance. Louis XIV avait fait venir exprès d'Italie l'architecte Vigarani, quoiqu'il fût âgé de soixante-seize ans. Il dirigea ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan, alors premier gentilhomme de la chambre.

¹ Le grand Dictionnaire des Arts de Furetière, 1696, in-folio, explique le mot goulotte de la manière suivante : « Petit canal taillé sur des tablettes de pierre ou de marbre, que l'on pose en pente pour le jet des eaux. De petits bassins en coquille interrompent ce canal d'espace en espace, et de ces bassins l'eau sort par bouillons ou par des chutes dans des cascades et autres endroits. »

phyrs : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachés à terre sans se connaître, et sans prendre garde qu'elle était nue. Ses habits de fille étaient à ses pieds : elle avait les yeux dessus, et ne les apercevait pas.

Cependant l'Amour était demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse serait réduite, ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie ; soit que le courroux du dieu n'eût pas éteint tout à fait en lui la compassion, soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure : cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psyché ne revint à soi de long-temps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abîmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces, et levant quelquefois les yeux vers la Lune, qui l'éclairait : Sœur du Soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder : sois témoin du désespoir d'une malheureuse ; et fais-moi la grâce de raconter à celui que j'ai offensé les circonstances de mon trépas, mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables : dis-moi, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère au prix de la mienne ? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondements à un palais dont j'étais maîtresse, qui aurait dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent ?

A ces mots, elle regarda encore le précipice ; et en même temps la mort se montra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élançer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées ! J'ai quelque beauté, je suis jeune ; il n'y a qu'un moment que je possédais le plus agréable de tous les dieux, et je vas mourir ! Je me vas moi-même donner la mort ! Faut-il que l'aurore ne se lève plus pour Psyché ! Quoi ! voilà les derniers instants qui me sont donnés par les Parques ! Encore si ma nourrice